

## IV

Pendant l'hiver 1909 j'eus deux bronchites successives et, le moi de mars, notre médecin conseilla de m'envoyer pour quelques semaines dans le Midi. Il me parut plus intéressant de visiter l'Italie que je ne connaissais pas.

Je vis les lacs du Nord, Venise et m'installais pour la dernière semaine de mes vacances à Florence.

Le premier soir, à l'hôtel, je remarquais à la table voisine de la mienne une jeune fille d'une beauté aérienne, angélique, dont je ne pus détacher mes yeux. Elle était accompagnée d'une mère encore jeune et d'un homme assez âgé.

En sortant de table je demandai au maître d'hôtel qui étaient mes voisines. Il me dit qu'elles étaient Françaises, s'appelaient Mme et Mlle Malet. Leur compagnon, général italien, n'habitait pas notre hôtel.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, la table resta vide.

J'avais des lettres de recommandation pour plusieurs Florentins et une, entre autres, pour le professeur Angelo Guardi, le critique d'art (dont l'éditeur était un de mes clients). Je la fis porter et reçus le jour même une invitation à venir prendre the thé.

Là, dans le jardin d'une villa de Fiesole, je trouvai une vingtaine de personnes parmi lesquelles étaient mes deux voisines. Sous un grand chapeau de paille, en robe de toile écrue à col marin bleu, la jeune fille me parut aussi belle que la veille.

Je me sentis soudain timide et m'écartai du groupe où elle se trouvait, pour parler avec Guardi.

A nos pieds était une pergola couverte de roses.

"J'ai fait mon jardin moi-même, me dit Guardi. Il y a dix ans, tout ce terrain que vous voyez était une prairie. Là-bas..."

En suivant le geste de sa main, je rencontrai les yeux de Mlle Malet et vis, avec surprise et bonheur, qu'ils étaient fixés sur les miens. Regard d'une infinie brièveté, mais qui fut le grain de pollen minuscule, tout chargé de forces inconnues, d'où naquit mon plus grand amour. Par là, je sus, sans une parole, qu'elle m'autorisait à être naturel et dès que ce fut possible je m'approchai d'elle.

"Quel admirable jardin!" lui dis-je.

"Oui, dit-elle, et puis ce que j'aime tant à Florence, c'est que partout on voit la montagne, les arbres. J'ai horreur des villes qui ne sont que des villes."

"Guardi m'a dit que la vue, derrière la maison, est très belle."

"Allons voir", dit-elle gaiement.

Nous trouvâmes un é pais rideau de cyprès; un escalier de pierre le coupait en son milieu et montait vers une niche de rocailles qui abritait une statue. Plus loin, à gauche, était une terrasse d'où l'on dé couvrait la ville.

Mlle Malet s'accouda près de moi et regarda longtemps en silence les dômes roses, les larges toits faiblement inclinés de Florence, et, dans le lointain, les montagnes bleues.

"Ah! que j'aime ça", me dit-elle avec ravissement.

Un mouvement très gracieux et très jeune rejeta sa tête en arrière, comme pour aspirer le paysage.

Dès cette première conversation, Odile Malet me traita avec une confiance familière. Elle m'apprit que son père était architecte, qu'elle l'admirait beaucoup, qu'il était resté à Paris. Elle souffrait de voir auprès de sa mère ce général cavalier servant.

Au bout de dix minutes, nous en étions aux confidences les plus intimes. Je lui parlai de mon Amazone, de l'impossibilité où j'étais de trouver aucun gou^t à la vie si je n'étais soutenu par un sentiment violent et profond. (Mon système cynique avait été balayé en un instant par sa présence.) Elle me raconta qu'un jour, quand elle avait treize ans, sa meilleure amie, qu'elle appelait Misa, lui ayant dit: "Si je te le demandais, te jetteras-tu par-dessus le balcon?" elle avait failli sauter du quatrième étage, histoire qui m'enchantait.

Je lui dis:

"Allez-vous beaucoup dans les églises, dans les musées?"

"Oui, dit-elle, mais ce que j'aime par-dessus tout c'est flâner dans les vieilles rues... Seulement j'ai horreur de me promener avec maman et son général, alors je me lève le matin de très bonne heure... Est-ce que vous aimeriez venir avec moi demain matin? Je serai à neuf heures dans le hall de l'hôtel."

"Je crois bien... Est-ce que je dois demander à votre mère l'autorisation de sortir avec vous?"

"Non, dit-elle, laissez-moi arranger ça."

Le lendemain, je l'attendis au pied de l'escalier et nous sortîmes ensemble. Les larges dalles des quais brillaient au soleil; quelque part une cloche tintait; des voitures nous dépassèrent en trottant. La vie devenait soudain très simple; le bonheur serait d'avoir toujours près de soi cette tête blonde, pour traverser une rue de prendre ce bras et de sentir sous la robe, pendant un instant, la chaleur d'un corps jeune.

Elle m'emmena Via Tournabuoni; elle aimait les magasins de chaussures, de fleurs, de livres. Sur le Pont Vecchio, elle s'arrêta longtemps devant des colliers de grosses pierres roses et noires.

"C'est amusant, dit-elle... Vous ne trouvez pas?"

Elle avait quelques-uns des goûts que j'avais jadis condamnés chez la pauvre Denis Aubry.

Que disions-nous? Je ne sais plus très bien. Dans mon carnet, je trouve:

"Promenade avec O. San Lorenzo. Elle me d'écrivait cette grande lumière qui, au convent, était au-dessus de son lit et qui venait d'un volet éclairé du dehors par une lampe. En s'endormant elle la voyait grandir et se croyait au paradis. Elle me parler de la Bibliothèque rose; elle détestait Camille et Madeleine; elle ne peut supporter dans la vie rôle de l'enfant sage. Ses lectures préférées sont les contes de fées et les poètes. Elle rêve quelquefois qu'elle se promène sous la mer et qu'autour d'elle nagent des squelettes de poissons, quelquefois aussi qu'une belette l'entraîne sous la terre. Elle aime le danger; elle monte à cheval et saute des obstacles durs... Elle a un joli geste des yeux quand elle cherche à comprendre quelque chose; elle plisse un peu le front et regarde en avant comme si elle ne voyait pas bien; puis se fait: "Oui" à elle-même; elle a compris."

Je sens bien, en copiant pour vous cette note, que je suis impuissant à d'écrire les souvenirs de bonheur qu'elle évoque pour moi. Pourquoi é prouvais-je un tel sentiment de perfection? Ce que disait Odile était-il remarquable? Je ne le crois pas, mais elle possédait ce qui manquait à tous les Marcenat: le goût de la vie. Nous aimons les êtres parce qu'ils secrètent une mystérieuse essence, celle qui manque dans notre formule pour faire de nous un composé

chimique stable. Si je n'avais pas connu de femmes plus belle qu'Odile, j'en avais connu de plus brillantes, de plus parfaitement intelligentes, mais aucune n'avait su mettre comme elle le monde sensible à ma portée. Éloigné par trop de lectures, par trop de solitaires méditations, des arbres, des fleurs, de l'odeur de la terre, de la beauté du ciel et de la fraîcheur de l'air, je trouvais toutes ces choses cueillies chaque matin par Odile et mises par elle en gerbe à mes pieds.

Quand j'étais seul dans une ville, je passais mes jours dans les musées, ou bien je lisais dans ma chambre des livres sur Venise, sur Rome. On eût dit que le monde extérieur n'arrivait jusqu'à moi qu'à travers des chefs-d'oeuvre. Odile tout de suite m'entraîna dans l'univers des couleurs, des sons. Elle m'emmena au marché aux fleurs, qui se tient sous les hautes arches du Mercato Nuovo. Elle se mêla aux femmes du peuple qui achetaient un brin de muguet, des branches de lilas. Elle aima le vieux curé de campagne qui marchandait les cythes enroulés autour d'un long roseau. Sur les collines, au-dessus de San Miniato, elle me donna les routes étroites, encadrées de murs trop chauds, au-dessus desquels moutonnaient des grappes de glycines touffues.

L'ennuyais-je en lui expliquant, comme je faisais avec le sérieux des Marcenat, les luttes des Guelfes et des Gibelins, la vie de Dante, ou la situation économique de l'Italie? Je ne crois pas. Qui donc a dit, qu'entre homme et femme, c'est souvent une phrase naïve et presque sottise, dite par la femme, qui donne à l'homme l'invincible envie de baiser cette bouche enfantine, tandis que pour la femme souvent c'est au moment où l'homme est le plus grave et le plus durement logique qu'elle l'aime, elle, le plus fort?

Peut-être était-ce vrai d'Odile et de moi-même. En tout cas, je sais bien que lors qu'elle murmurait d'un ton suppliant: "Arrêtons-nous" en passant devant quelque boutique de fausse bijouterie, je ne critiquai pas, je ne regrettais pas, je pensais seulement: "Comme je l'aime" et j'entendais, avec une force croissante, ce thème du Chevalier protecteur, du dévouement jusqu'à la mort qui avait accompagné pour moi depuis l'enfance l'idée de l'amour véritable.

Ce thème, tout en moi le reprenait alors. Comme dans un orchestre une flûte isolée, esquissant une courte phrase, semble éveiller de proche en proche les violons, puis les violoncelles, puis les cuivres, jusqu'à ce qu'une énorme vague rythmée vienne déferler sur

la salle, ainsi la fleur cueillie, le parfum des glycines, les églises blanches et noires, Botticelli et Michel-Ange, se joignaient tour à tour au chœur formidable qui disait le bonheur d'aimer Odile et de protéger, contre un invisible ennemi, sa parfait et fragile beauté.

Le soir de mon arrivé, j'aurais désiré comme un inaccessible privilège une promenade de deux heures avec l'inconnue. Quelques jours plus tard, je considérais comme un esclavage insupportable de devoir rentrer à l'hôtel pour les repas. Mme Malet, inquiète, ne sachant pas très bien qui j'étais, essayait de ralentir la marche de notre inimitié, mais vous savez ce que sont chez deux êtres jeunes ces premiers mouvements de l'amour; les forces qu'ils soulèvent semblent irrésistibles. Nous sentions vraiment sur notre passage se former des ondes de sympathie. La beauté d'Odile y aurait suffi. Mais elle me dit que notre couple avait plus de succès encore auprès de ce petit peuple italien qu'elle n'en avait eu seule. Les vetturini florentins nous étaient reconnaissants de nous aimer. Les gardiens de musée nous souriaient. Les bateliers de l'Arno levaient la tête avec complaisance pour nous regarder, accoudés au parapet, très près l'un de l'autre, afin de sentir la tiédeur de nos deux corps.

J'avais télégraphié à mon père que je croyais pouvoir me remettre complètement en restant encore une ou deux semaines. Il avait consenti. C'était maintenant tout le jour que je voulais avoir ensemble de longues promenades dans la campagne toscane. Sur la route de Sienne, il nous sembla rouler dans un fond de Carpaccio. La voiture montait à l'assaut de monticules qui ressemblaient aux pâtés de sable des enfants et au sommet desquels étaient des villages irréels et crénelés. Les ombres massives de Sienne nous enchantèrent. En déjeunant avec Odile dans un hôtel obscur et frais, je savais déjà que je passerais toute ma vie en face d'elle. Pendant le retour, à la nuit, sa main se plaça dans la mienne. Le soir de cette promenade, je trouve dans mon carnet: "Sympathie évidente pour nous des chauffeurs, des femmes de chambre, des paysants. Sansdoute voient-ils que nous nous aimons. L'art déployé par les gens de ce petit hôtel... Ce qui est exquis, c'est qu'avec elle je méprise tout ce qui n'est pas elle, elle tout ce qui n'est pas moi. Elle a un mouvement délicieux du visage qui exprime l'abandon et le ravissement. Dans ce mouvement, il y a de la mélancolie, comme si elle voulait fixer le moment présent et le garder dans ses yoex."

Ah! que j'aime encore l'Odile de ces semaines florentines! Elle était si belle qu'il m'arrivait de douter de sa réalité. Je tournais la tête et lui disais: "Je vais essayer de rester cinq minutes sans vous regarder." Je n'ai jamais pu résister plus de trente secondes. Il y avait tout ce qu'elle disait une extraordinaire poésie. Bien qu'elle fût très gaie, de temps à autre passait dans ses propos comme un son grave de violoncelle, une discordance mélancolique qui remplissait soudain l'air d'une menace confuse et tragique.

Quelle était donc cette phrase qu'elle répétait alors? "*Fatalement condamnée...* " Attendez... oui... "*Sous l'influence de Mars, fatalement condamnée, fille aux cheveux d'or, prends garde à toi.*"

Dans quel roman puéril, dans quel mélodrame, l'avait-elle lue, entendue? Je ne sais plus. Quand un soir, au crépuscule, dans un bois d'oliviers furtif et tiède, elle m'eut pour la première fois donné ses lèvres, elle me regarda avec une tristesse très douce et dit: "Vous vous souvenez, chéri, de la phrase de Juliette?... *J'ai été trop tendre et peut-être eussiez-vous pu craindre en m'épousant que ma conduite devînt trop légère...*"

Je pense avec plaisir à notre amour de ce temps-là; c'était un sentiment très beau et aussi fort chez Odile que chez moi. Mais, chez Odile, les sentiments étaient presque toujours contenus par l'orgueil. Elle m'expliqua plus tard que le couvent d'abord, puis la vie avec sa mère qu'elle n'aimait pas, l'avaient ainsi contrainte à "se fermer". Quand ce feu caché paraissait, c'était par flammes violentes et brèves qui me réchauffaient le cœur d'autant plus vivement que je les sentais involontaires. De même que certaines modes en dissimulant aux yeux des hommes le corps tout entier des femmes donnaient jadis du prix à une robe effleurée, la pudeur des sentiments, voilant à l'esprit les signes habituels des passions, fait apercevoir la valeur et la grâce de nuances imperceptibles de langage. Le jour où mon père me rappela enfin à Paris par un télégramme assez mécontent, je dus l'annoncer devant Odile chez les Guardi où elle était arrivée avant moi. Les gens qui étaient là, indifférents à mon départ, reprirent une conversation assez remarquable sur l'Allemagne et le Maroc.

En sortant, je dis à Odile:

"C'est intéressant, ce qu'a dit Guardi."

Elle me répondit presque avec désespoir:

"Je n'ai entendu qu'une chose, c'est que vous partez."

□

## IV

Mùa đông năm 1909, hai lần liên tiếp tôi bị sung cuống phổi. Tới tháng Ba năm đó, bác sĩ khuyên nên tìm đến miền Nam dưỡng bệnh trong vài tuần. Tôi nghĩ, có lẽ thú vị hơn nếu sang Ý Đại Lợi, nơi mà tôi chưa từng biết tới.

Tôi đi thăm những hồ ở miền Bắc Ý, thành phố Venise và trong tuần lễ cuối cùng, lưu lại Florence.

Ngay tối hôm đầu tại khách sạn, tôi nhận thấy nơi bàn bên cạnh, một thiếu nữ có sắc đẹp phiêu diêu, thiên thần, khiến tôi không rời mắt được. Cô gái đi cùng bà mẹ vẫn còn đáng trẻ và một người đàn ông đã có tuổi.

Lúc xong bữa ăn, tôi hỏi thăm người quản lý xem mấy người ngồi gần bàn tôi là ai. Ông đáp đó là Bà và Cô Malet, người Pháp. Người đàn ông ngồi cùng bàn là một tướng lãnh Ý, không trú tại khách sạn.

Hôm sau, vào giờ ăn trưa, bàn bên cạnh không thấy ai ngồi.

Tôi có mang theo thư giới thiệu với nhiều người quen ở thành phố này, trong có giáo sư Angelo Guardi, nhà phê bình nghệ thuật; (mà ông chủ nhà xuất bản sách của ông lại là khách hàng của tôi). Tôi cho đưa thư đến ông Guardi và ngay bữa đó nhận được thiệp mời tới uống trà.

Trong vườn một biệt thự tại khu Fiesole, tôi được gặp chừng hai chục người khách, trong số có hai mẹ con Bà Malet. Bên dưới chiếc nón rom rộng vành, trong chiếc áo bằng vải gai có cái cổ may theo kiểu áo thủy thủ màu xanh dương, tôi thấy cô gái vẫn đẹp như bữa trước.

Bỗng dung tự thấy rụt rè, tôi lảng tránh đám người có cô con gái hiện diện chung trong đó, đến trò chuyện với ông Guardi.

Nơi chúng tôi đang đứng là một giàn giây leo mọc đầy những bông hồng. Ông Guardi cho biết:

"Chính tay tôi đã tạo nên khu vườn này. Mười năm trước, thửa đất ông nhìn thấy bây giờ hãy còn là một cánh đồng. Ngoài kia..."

Nhìn theo ngón chỉ của ông, tôi bắt gặp đôi mắt của Cô Malet, tôi sung sướng và ngạc nhiên thấy cô đang chăm chăm nhìn về phía tôi.

Thoáng nhìn vô cùng ngắn ngủi, nhưng lại là hạt phấn hoa nhỏ xíu, ẩn che một sức mạnh không lường trước, làm nảy sinh môi tinh lớn nhất của tôi. Do đó, tôi hiểu, không cần lời nói nào, nàng cho phép tôi tự nhiên, và thế là tôi liền bước lại gần nàng.

"Thửa vườn đẹp thật.", tôi nói với nàng.

"Vâng, nàng đáp. Với lại ở Florence tôi thích nhất chỗ nào cũng thấy núi thấy cây. Tôi sợ nhất những thành phố chỉ là thành phố."

"Ông Guardi cho tôi biết đứng ở phía sau nhà, nhìn ra phong cảnh hẳn rất đẹp."

Nàng vui vẻ:

"Vậy ta ra nhìn thử đi?"

Chúng tôi thấy một hàng cây trác bá rậm rạp; ở giữa có xây một cái thang bằng đá, dẫn lên một cái hốc, bên trong có đặt một pho tượng. Xa hơn, về phía trái, là khu đất cao nhìn bao quát ra cả thành phố.

Đứng chống tay bên tôi, Cô Malet lặng lẽ nhìn ngắm hồi lâu những vòm tròn màu hồng, những mái nhà rộng, thoải thoải, của thành phố Florence; xa hơn nữa là những rặng núi.

"Cảnh đáng yêu quá!", nàng say sưa nói.

Với cử chỉ thật duyên dáng và trẻ thơ, nàng hát đầu ra phía sau, như muốn thổi hít trọn vẹn phong cảnh.

Ngay từ buổi nói chuyện thứ nhất, Odile Malet đã đối với tôi thân mật và tin cậy. Nàng cho tôi biết cha là kiến trúc sư, nàng cảm phục cha lắm, hiện ông ở lại Paris. Nàng rất buồn thấy ông tương kia cứ theo gót mẹ nàng hoài.

Chỉ sau mười phút, chúng tôi đã trao đổi với nhau những tâm sự thầm kín nhất. Tôi nói với nàng về nữ hoàng Amazone, về trạng huống hiện tại thấy đời chán quá nếu không nương tựa được vào một tình cảm mạnh và sâu đậm. (Sự hiện diện của nàng đã thổi bay rất mau tất cả quy tắc sống trâng tráo của tôi). Nàng kể cho tôi nghe, vào thuở 13, một hôm, cô bạn thân nhất tên Misa bảo nàng: "Nếu tôi muốn, liệu bạn có nhảy qua bao lon này không?", suýt chút nữa nàng đã nhảy từ lầu tư xuống. Nghe chuyện, tôi thích thú quá.

Tôi hỏi:

"Cô có hay tới thăm các giáo đường, các bảo tàng viện không?"



Nàng đáp:

"Có, nhưng tôi thích nhất là đi lang thang trong các khu phố cổ... Tôi rất sợ phải đi dạo với mẹ tôi và ông tướng của bà, cho nên buổi sáng tôi dậy thật sớm... Ngày mai anh có muốn đi chơi với tôi không? Chính giờ tôi đã có mặt ở đại đình khách sạn rồi."

"Rất có thể... Tôi có cần phải xin phép Bác để cùng đi chơi với cô không?"

Nàng đáp:

"Không cần... để tôi nói cho."

Sáng hôm sau tôi đón nàng ở chân cầu thang và chúng tôi cùng đi. Những phiến đá lớn lát trên mặt đường bờ sông bóng lộn dưới ánh mặt trời. Đâu đây có tiếng chuông ngân; những xe ngựa chạy vượt qua chúng tôi. Cuộc đời bỗng trở nên vô cùng đơn giản; hạnh phúc bao giờ cũng có ở gần bên cái đầu tóc vàng này, khi qua đường được cầm cánh tay nàng và trong khoảnh khắc, cảm thấy dưới làn áo, hơi ấm của một thân thể tươi trẻ.

Nàng đưa tôi tới phố Via Tournabuoni; nàng thích những cửa hàng bán giấy, bán hoa, bán sách. Trên cầu Vecchio, nàng ngừng lại rất lâu trước những gian hàng có bày những chuỗi hạt lớn bằng đá màu hồng và màu đen. Nàng hỏi:

"Vui quá. Anh có thấy thế không?"

Nàng có một vài những ưa thích mà trước kia tôi thậm chí ghét ở bà Denise Aubry đáng thương.

Chúng tôi đã nói những gì với nhau? Tôi không còn nhớ rõ. Trong cuốn nhật ký tôi đọc thấy:

"Dạo chơi với O. San Lorenzo. Nàng tả cho tôi nghe luồng sáng chói lòa trên đầu giường của nàng ở tu viện, xuyên qua khung cửa sổ do một ngọn đèn từ ngoài chiếu rọi. Khi thiếp ngủ, nàng thấy luồng sáng đó rộng hẳn ra, tưởng như ở trên thiên đàng. Nàng nói về tủ sách hồng của mình; nàng ghét Camille và Madeleine; ngoài đời nàng không thể chịu nổi vai trò đứa trẻ ngoan. Nàng thích đọc những chuyện thần tiên và chuyện các thi sĩ. Đôi khi nàng mơ thấy đi dạo dưới đáy biển, chung quanh có những bộ xương cá đang bơi lội; cũng lúc khác, lại một con cây hương kéo nàng xuống dưới đất sâu. Nàng thích mạo hiểm; thích cưỡi ngựa và nhảy qua những chướng ngại khó khăn... Mỗi khi tìm hiểu điều gì, nàng có một lối nhìn rất đẹp: vàng

trán nhú lại và hướng về phía trước cơ hồ nhìn không rõ, rồi nàng nói: "Ừ" với chính nàng, thế là nàng đã hiểu."

Ghi lại cho Isabelle đoạn nhật ký này, tôi tự biết không đủ tài mô tả những kỷ niệm hạnh phúc được nhắc nhở lại ở đây. Tại sao ngay từ khi ấy, tôi đã nhận biết ra một cảm tưởng hoàn hảo như vậy? Những lời của Odile có đặc sắc không? Tôi không tin thế, nhưng nàng có thứ mà tất cả gia đình Marcenat không có: đó là sự ham sống. Chúng ta yêu mọi người vì từ họ tiết ra một tính chất kỳ bí, điều đã thiếu trong chúng ta để có thể tạo chúng ta thành một hợp chất bền vững. Nếu tôi chưa quen cô gái nào xinh đẹp hơn Odile thì hẳn tôi đã có biết những người lỗi lạc, sáng lán đầu óc; nhưng dù vậy, không một ai có thể đem thế giới hữu hình tới gần tôi như nàng đã làm. Bị xa cách quá nhiều vì sách vở, vì suy tưởng một mình, thì với những cây, những hoa, với mùi đất, vẻ đẹp trên trời, không khí tươi mát, sáng nào tôi cũng được Odile hái những món đó về, tự tay làm thành bó và đặt dưới chân tôi.

Trước kia mỗi khi một mình tới thăm đô thị nào là cả ngày tôi chú ý đầu trong các bảo tàng viện, hoặc nằm trong phòng, đọc những cuốn sách nói về Venise hay Rome. Có thể bảo rằng thế giới bên ngoài đến với tôi qua các nghệ phẩm. Odile, từ buổi đầu đã kéo tôi vào trong thế giới của những màu sắc, âm thanh. Nàng đưa tôi đến chợ hoa, họp dưới những vòm mái cao ở Mercato Nuovo. Nàng đi lẫn trong đám phụ nữ bình dân để mua một cọng linh lan, mấy cành tử đinh hương. Nàng thích xem ông linh mục già nhà quê mặc cả để mua những bông kim tước quăn quanh một cây sậy. Trên ngọn đồi nhìn xuống San Miniato, nàng dắt tôi vào những con ngõ hẹp, hai bên bao bọc bởi những mảng tường nóng bức, trên đầu tường uốn lượn những chùm bông đậu xum xuê.

Có lẽ tôi đã làm cho nàng phải chán ngắt khi, với cái vẻ nghiêm trang của những người trong gia đình Marcenat, giảng giải cho nàng nghe những vụ tranh chấp giữa hai phe ủng hộ và chống đối Giáo Hoàng, về cuộc đời của Dante, hoặc về tình hình kinh tế nước Ý? Tôi không tin thế. Hồ như có ai đã nói rằng, thông thường, giữa hai người đàn ông và đàn bà, có một câu nói ngớ ngẩn gần như ngu xuẩn của người đàn bà đã khiến cho người đàn ông nảy ra ý muốn không thể cưỡng là phải hôn lên cái miệng con nít đó; còn đối với đàn bà, thường những lúc người đàn ông trang nghiêm nhất, hoặc lý lẽ cứng rắn nhất thì lại đáng yêu mê hơn bao giờ?

Không chừng điều ấy đúng giữa Odile và tôi. Dù sao, tôi biết chắc chắn những khi nàng nài nỉ bên tai tôi "Ngừng lại đây đã" trước một

cửa hàng bán đồ trang sức giả thì tôi không phê bình, không hời tiếc, mà chỉ nghĩ "nàng đáng yêu làm sao!", và nghe nổi dậy trong mình cái ý tưởng về người Hiệp Sĩ bao dung tận tụy cho đến chết mà từ ngày nhỏ vẫn đeo đuổi tôi về một tình yêu thuần túy.

Khi đó, trong tôi, ý tưởng trên dội vang trở lại. Thế như trong ban đại hòa tấu, một cây sáo đơn độc tấu lên một câu ngắn, lần lần khơi dậy trước hết là những cây vĩ cầm, rồi đến những cây hồ cầm, rồi những kèn đồng, cho tới khi một làn sóng âm thanh vĩ đại đổ ào xuống cả thính phòng, cùng với bông hoa mới hái, mùi hương hoa đậu, những giáo đường tường đá trắng hay đen, Botticelli và Michel-Ange lần lượt tham dự vào cuộc hợp xướng vang động để nói lên mối hạnh phúc được yêu Odile và được bảo vệ sắc đẹp toàn bích và mảnh mai của nàng, trước một địch thủ vô hình.

Buổi tối cái hôm mới đến Florence, tôi đã ao ước như một đặc ân không thể có, là được đi dạo trong hai giờ với người con gái lạ ngồi bên cạnh bên. Mấy ngày sau, tôi lại xem như một sự buộc lòng khó chịu phải trở về dùng bữa ở khách sạn. Bà Malet e ngại vì không biết rõ gia thế tôi, đã kiếm cách kèm bót sự diễn tiến của tình cảm giữa hai chúng tôi, nhưng Isabelle thừa biết giữa những người trẻ tuổi, những xúc động đầu tiên khi yêu ra sao; những mãnh lực được khơi động lên không sao cưỡng lại nổi. Hai chúng tôi nhận thấy thật sự có những luồng sóng tình cảm nổi lên ở những nơi chúng tôi đi qua. Nội chỉ sắc đẹp Odile cũng đã đủ. Nhưng nàng cho tôi biết, rằng đối với những người bình dân Ý, hai chúng tôi hợp thành một cặp được tán thưởng, hơn là chỉ riêng một mình nàng. Những "vetturini" ở Florence cảm kích vì chúng tôi yêu nhau. Những người canh gác bảo tàng viện nhìn chúng tôi và mỉm cười. Những chú lái đò trên sông Arno ngẩng đầu lên nhìn bằng con mắt đồng lõa khi chúng tôi tựa thành cầu đứng sát vào nhau mà cảm nhận hơi nóng của nhau.

Tôi đánh điện về cho cha tôi hay là tôi ở thêm một hay hai tuần nữa cho khỏi bệnh hẳn. Ông ưng thuận. Tôi chỉ muốn có Odile bên cạnh suốt ngày. Tôi thuê một chiếc xe để hai người cùng rong chơi ngoài cánh đồng rộng. Trên đường tới Sienne, chúng tôi có cảm tưởng như đang đi giữa một phong cảnh được vẽ bởi họa sĩ Carpaccio. Xe leo lên những ngọn đồi giống như những đồng cát của trẻ con đắp chơi trên biển, chóp đỉnh là những làng nhỏ hư hư thực thực. Những hình thù u ám ở Sienne khiến chúng tôi thật thích thú. Khi ăn bữa trưa với Odile trong một lữ quán tối tăm nhưng mát mẻ, tôi định bụng, sẽ suốt đời sống cạnh bên nàng.

Trên đường về, lúc trời đã tối, nàng để tay trong tay tôi. Đêm ấy, tôi ghi trong nhật ký: "Hiển nhiên những người đánh xe, những chị bồi phòng, những dân làng đều dành cảm tình cho chúng tôi. Rõ ràng họ nhận thấy chúng tôi yêu nhau. Sự khéo léo của những người ở cái lữ quán nhỏ đó..."

Điều khiến tôi thích thú nhất là khi có nàng bên cạnh, tôi đâm coi thường những gì không phải nàng, và nàng, tất cả những gì không phải là tôi. Nàng có một vẻ mặt thật đáng yêu khi biểu lộ sự say sưa, phó thác. Trong điệu nhìn đó, thấy có chút buồn, cơ hồ nàng muốn ghi nhớ mỗi phút giây hiện tại trong đôi con ngươi.

Ôi chao! Tôi vẫn yêu biết bao Odile của những tuần ở Florence. Nàng đẹp đến độ tôi phải hoài nghi không tin rằng có thật. Tôi quay mặt đi và nói với nàng: "Tôi thử không ngó cô trong năm phút xem sao", nhưng rồi không thể giữ lâu quá ba chục giây.

Những lời nàng thốt ra nghe như có một chất thơ kỳ lạ. Tuy bản tính rất vui nhưng đôi khi trong lời nói có âm hưởng trầm trầm của cây hồ cầm, một thoáng lỗi điệu rất buồn bao trùm trong không gian như một sự đe dọa mơ hồ nhưng bí hiểm.

Nàng thường hay nói câu gì nhỉ? À! *"Không qua khỏi số mệnh..."* Xem nào... Ừ, phải: *"Do ảnh hưởng của Hỏa tinh, không qua khỏi số mệnh, hỡi cô gái tóc vàng, hãy nên thận trọng."*

Nàng đã đọc, đã nghe thấy câu đó trong cuốn tiểu thuyết trẻ con nào, hay trong một vở bi hài kịch? Tôi không biết. Một buổi chiều lúc hoàng hôn, trong một cánh rừng khuất lấp và ẩm cúng, lần đầu tiên trao môi cho tôi, nàng đã âu yếm nhìn tôi với ánh mắt rất buồn và nói: *"Anh yêu ơi, anh còn nhớ câu nói của Juliette không nhỉ?... Em quá thương chàng, không chừng chàng ngại cưới em rồi em sẽ hư chăng?..."*

Nghĩ lại mối tình của Odile với tôi thuở ấy, tôi thật sung sướng. Đó là một tình cảm rất đẹp và rất mãnh liệt đối với Odile, cũng như đối với tôi. Nhưng, nơi Odile, tình cảm gần như bao giờ cũng bị kềm hãm lại vì kiêu ngạo. Về sau nàng giải thích cho tôi biết, đầu tiên là tu viện, rồi cuộc sống bên người mẹ mà nàng không yêu, đã đẩy nàng đến chỗ "tự khép kín". Khi ngọn lửa tình xuất hiện, từng tia mạnh và ngắn làm ấm tim tôi, nàng càng thêm nồng nhiệt, bởi tôi biết những tình cảm ấy ở nàng không phải là điều cố ý. Tựa như vào một thời đã qua, với những kiểu áo phủ kín thân hình người đàn bà không để cho mắt đàn ông nhìn tới thì chỉ một thoáng đụng chạm bên ngoài làn áo

cũng đã thật đáng giá làm sao. Tình cảm e ấp, ngần cách trí óc để không nhận thấy những biểu hiệu quen thuộc của đam mê, khiến cho ta nhìn rõ được giá trị và sự duyên dáng của những sắc thái u uẩn trong ngôn ngữ.

Cho đến ngày nhận được từ cha tôi một điện tín với giọng điệu khá bức tức, gọi tôi về Paris, tôi đành phải báo cho Odile hay khi tới nhà ông Guardi và gặp nàng đã có mặt ở đó trước rồi.

Mọi người hiện diện bữa ấy, chẳng ai quan tâm tới sự ra đi của tôi, vẫn tiếp tục cuộc tranh luận khá đặc sắc về nước Đức và xứ Maroc.

Khi ra về tôi nói với Odile:

"Lập luận của ông Guardi đặc biệt lắm."

Nàng đáp lời tôi, vẻ gần như thất vọng:

"Em chỉ nghe thấy có một điều là anh sắp ra đi."

[]